

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXXIII

ENFANT ROSE

Pour chaque enfant qui naît ici-bas, Dieu fait naître
Un petit fossoyeur expert en son métier,
Qui creuse incessamment sous les pieds de son maître
La place où l'homme un jour s'abîme tout entier.

Connaissez-vous le vôtre ? Il est hideux peut-être,
Et vous tremblez de voir à l'œuvre l'ouvrier ;
Par un regard si doux le mien s'est fait connaître,
Qu'à sa merci mon cœur m'a livré sans quartier.

C'est un bel enfant rose et blanc ; sa lèvre est douce ;
De caresse en caresse à ma fosse il me pousse ;
On ne saurait aimer d'assassin plus charmant !

Espégle, as-tu fini ? Dépêchons. L'heure approche,
Donne avec un baiser ton dernier coup de pioche,
Et dans ma tombe en fleurs pose-moi doucement !

JOSÉPHIN SOULARY.

TROIS AGES DU COEUR

C'est le matin, dans le bois joyeux, sous la voute verdissante des érables, à travers laquelle filtrent les rayons d'un soleil d'or.

Le parfum suave des fleurs printanières monte aux narines et je marche, confiant dans l'avenir, ivre de la joie de vivre, l'oreille charmée par le chant de l'oiseau qui s'éveille, les yeux apercevant, — par instant, — le riant profil que découpe une montagne verdoyante sur les bleus et limpides horizons, profonds, infinis.

C'est le matin, frais, jeune, d'où semble jaillir l'hymne d'espoir, de jeunesse, d'avenir !

Et les vertes frondaisons des érables, agitées par une légère brise du sud, semblent murmurer : " J'aime ! "

C'est, dans le bois joyeux, l'écho de ma jeunesse qui chante.....

C'est à midi, encore dans le bois, rendu mélancolique par les atteintes automnales et où les feuilles élégantes de l'érable, à travers les masses de verdure déjà jaunissantes, piquent leur note de vieil or ou de sang.

Quelques légers nuages voilent le soleil et l'oiseau ne fait entendre son chant qu'à de rares intervalles.

L'odeur des écorces, des feuilles humides, — jonchant déjà le sol, — constituent un parfum capiteux, troublant.

Mais voilà que les nuées s'amassent derrière la montagne, dont le profil se découpe, fortement estompé de jaune et de brun, sur le ciel grisâtre et blafard.

Puis monte, peu à peu, avec le vent du nord qui s'élève, comme un grondement de colère, et moi, impressionné, énervé par l'approche de l'orage, je vais, pâle et sombre, à pas précipités, me remémorant mes ambitions déçues, mes rêves irréalisés.

Et, maudissant le présent, j'entends, tout à coup, le long frémissement des feuilles sous l'ondée qui commence, des feuilles qui semblent répéter, sans cesse : " Je souffre ! Je souffre ! "

C'est, dans le bois mélancolique, l'écho plaintif de mon âge mûr qui gronde.....

C'est dans le bois,

UN HOMME QUI ÉTAIT LAS DE LA VIE



Le directeur des assurances. — Enfin, monsieur Finot, n'expliquez vous pourquoi monsieur Laconnais, a pris une grosse assurance sur la vie en faveur de sa belle-mère ? On n'a jamais entendu parler de chose pareille.

L'agent (souriant). — C'est que vous ne connaissez pas Laconnais, M. le Directeur. C'est un homme qui était las de la vie.

Le directeur. — Eh bien ?

L'agent. — A présent, il dit qu'il a quelque chose qui le rattache à l'existence.

toujours, mais dans le bois sinistre, le soir, alors que l'hiver a métamorphosé arbres et branches, jadis chargés de feuilles, en de maigres et hideux squelettes semblant vouloir étreindre le sol dénudé.

Une âcre et subtile odeur de plantes en décomposition vous prend à la gorge et l'oreille ne perçoit aucun son, car le pauvre oiseau, transi de froid, se tait, blotti dans son abri.

Un épais et sourd tapis de neige, de la neige dont les blancs flocons tombent silencieusement, sans cesse, recouvre la terre.

L'horizon semble s'être rétréci encore, touchant presque le sommet de la montagne, se détachant à peine sur le ciel gris, bas, triste au possible.

Jetant un regard en arrière de la route parcourue, je ne vois plus la plaine que je sais bien pourtant être là, mais dont les ondulations ont subitement disparu, nivelées par la neige.

Et c'est bien l'emblème d'une longue suite d'années écoulées, — toute ma vie, — dont il reste à présent si peu !

C'est bien la représentation fidèle du vide de mon existence ; l'effondrement des rêves, la vanité des amours, l'inanité des haines.

Et, songeant au passé, il me semble entendre alors, dans le craquement lugubre des branches, ployant sous le poids de la neige accumulée, ces mots, faiblement prononcés : " Je meurs ! Je meurs ! Je meurs ! "

C'est, dans le bois sinistre, l'écho de ma vieillesse qui pleuro...

SILVIO.

LA FORCE DE L'HABITUDE

Elle. — Vous dites que je suis la seule femme que vous ayez vraiment aimée ?

Lui. — Oui, et c'est la vérité, ma chère amie.

Elle. — Est-ce bien vrai au moins ce que vous dites là et le croyez-vous sincèrement ?

Lui. — De tout mon cœur !

Elle. — Et qui vous fait me dire cela ?

Lui (distrain). — La force de l'habitude.

HASARDEUX

Melle Vieillebrigue (miraculant). — Pouvez-vous deviner, M. Dude, l'âge que j'ai ?

M. Dude. — Excusez-moi, mademoiselle, je ne voudrais pas vous offenser.

DEUX SOUFFRANCES



Monsieur (sarcastiquement). — Je voudrais bien savoir ce que souffre cette malheureuse autruche quand on lui arrache les plumes qui doivent orner vos chapeaux ?

Madame (froilement). — Pas la moitié autant, je pense, que tu parais souffrir quand je t'arrache, à toi, le prix de mes pauvres plumes.

ÉCONOMIE



La mère. — Voyons, Freddie, t'avais-je donné la permission d'aller te baigner, aujourd'hui ?

Freddie. — Non, maman, mais tu m'avais donné jusqu'à six heures, hé ?

La mère. — Et bien ?
Freddie. — Je suis rentré à cinq heures et j'ai économisé un pou de la permission d'hier pour aujourd'hui.